

Mémoires de guerre d'un gaspésien

Émilien Dufresne et Danielle Dufresne

Avant-propos

Mon père Émilien Dufresne est né à Pointe-à-la-Frégate en Gaspésie le 23 janvier 1923. Lorsque la Deuxième Guerre éclata, il n'avait que 16 ans et lors de son enrôlement, il en avait 18. Aujourd'hui à 77 ans, il partage avec nous le début de sa vie d'adulte confronté à une réalité peu commune. À partir de ses notes personnelles et de ses souvenirs, encore bien présents en lui, nous avons ensemble écrit ce texte. L'histoire que nous vous présentons raconte le début de son aventure. Il y aura probablement une suite à ce récit. Nous espérons, mon père et moi, que ce voyage dans l'intimité de son passé saura vous toucher et vous transmettre l'urgence d'œuvrer pour la paix entre les peuples. Je veux que vous sachiez et qu'il sache aussi combien je suis fière de lui. Écrire avec lui ses mémoires est pour moi un grand honneur.

Danielle Dufresne, juillet 2000

L'engagement

Je suis dans le bois à l'Anse-Pleureuse, un nom très romantique bercé par la légende d'une jeune française d'un autre siècle qu'on aurait abandonnée sans son amant. Se sentant seule et triste, elle mêlait ses larmes à l'eau qui donne vie à cette anse. J'ai 18 ans, il fait chaud, je suis là depuis deux semaines à couper du bois de quatre pieds pour faire du papier journal, celui bien précieux qui nous amène les nouvelles du monde. Je me sens bien et c'est mon premier travail en dehors de chez moi. La maison de mes parents est située à Pointe-à-la-Frégate, petit village gaspésien perché sur la pointe la plus avancée du fleuve. Nous profitons d'un paysage extraordinaire malgré le vent plutôt violent tout au long de l'année. Le travail de bûcheron est dur, surtout pour un jeune homme sans expérience comme moi, j'ai de la misère à affûter ma scie, une scie qui fonctionne à bras. Il faut pousser et tirer tout le temps, sans relâche, pour arriver à se tailler un petit salaire. Les journées se ressemblent toutes, sans pour autant être monotones. Le matin, après un copieux déjeuner, on part avec notre dîner dans un sac et des galettes en réserve pour la collation de l'avant-midi. On coupe sans arrêt et cela nous demande beaucoup d'énergie, on prend la scie bien aiguisée et on y va

de notre mouvement de va-et-vient creusant les arbres jusqu'à ce qu'ils tombent vaincus à nos pieds. Le camp est situé à un bon mille de marche dans un petit sentier étroit bordé d'arbres qui ont pu éviter les dents de nos croqueuses de bois.

La routine du soir prolonge celle de la journée. Dans les camps isolés, après une bonne douche revigorante et un souper abondant nous n'avions que peu de chose à faire. C'est justement en soupant ce 24 juillet 1941 que j'ai

entendu dire qu'il y avait une troupe de soldats et d'officiers postée à Sainte-Anne-des-Monts pour faire du recrutement, et paraît-il qu'ils seraient à Cloridorme le 26. J'avais deux jours pour retourner chez moi, je n'avais pas de temps à perdre, ma décision venait d'être prise.

Après le souper, je pars avec Poitras de Mont-Louis, celui qui livrait la nourriture au camp. On arrive à Mont-Louis dans la soirée, je couche à l'hôtel de la compagnie qui ne coûtait rien aux employés et le lendemain matin après un abondant déjeuner à l'aube, je passe au bureau du commis pour me faire payer: en quinze jours, j'avais gagné 85 dollars. Avec mes quelques bagages accrochés à la ceinture, je prends la route à pied, en espérant arriver pour le 26. J'ai eu la chance d'embarquer avec un Fournier de Manche-d'Épée à Grande-Vallée. Les chevaux avançaient plus vite, cela m'a fait gagner pas mal de temps. J'ai continué les derniers milles à pied, en marchant à vive allure faisant une pause de temps en temps de quelques minutes pour me permettre d'admirer ces montagnes sublimes et le bleu tranquille de ce fleuve que je m'apprêtais à quitter. Je suis finalement entré dans la maison de mon père vers 9 heures le soir.

Je ne voulais pas leur dire ce que j'avais en tête car pourquoi les



Émilien Dufresne en tenue militaire.

inquiéter inutilement. Quand ma mère m'a demandé pourquoi j'étais revenu, sachant très bien que mon travail me plaisait, je lui ai répondu qu'après avoir réglé certaines affaires j'y retournerais. Je leur ai remis 50\$ des 85\$ que j'avais gagnés et la soirée s'est écoulée lentement en jasant de tout et de rien. Un brin nerveux, je suis monté me coucher.

Le lendemain, le 26, jour J pour mettre mon plan à exécution, je prends un taxi et je me rends à l'église de Cloridorme, là où se sont installés les soldats et les officiers recruteurs. Le chauffeur de taxi, Henri Côté, me demande qu'est ce que je vais faire là et banalement je lui réponds «je m'en vais dans l'armée». Sans m'en glisser mot, il retourne en douce et revient une demi-heure plus tard accompagné de mes parents. Ils me demandent surpris «qu'est ce que tu viens faire ici?». Je leur réponds tout aussi nonchalant: «je m'en vais dans l'armée».

Mon père Émile est vétéran de la Grande Guerre et je crois qu'il n'était pas très content de ma décision mais, je n'avais pas besoin de sa permission. Le choc a été davantage pour ma mère Martine, elle pleurait, s'inquiétait, je me rendais compte qu'elle trouverait mon absence difficile, elle s'imaginait toutes sortes de malheurs, les pires scénarios prendraient forme dans sa tête. Je sais et elle sait aussi que la guerre n'est pas un jeu et bien qu'étant l'aîné des garçons, à 18 ans j'étais encore son petit enfant. Ma décision étant irrévocable, je l'ai consolée comme j'ai pu. Voyant sa peine et pour calmer ses craintes, nous sommes entrés dans l'église pour prier ensemble la bonne Sainte Anne. La mère de Marie a toujours été ma protectrice, je lui voue depuis longtemps un amour sincère que le temps n'a pas amoindri. Sainte Anne est ma préférée encore aujourd'hui et je suis convaincu que ce jour-là elle a su redonner espoir à ma mère.

Le voyage de recrutement dont je faisais maintenant partie continue son tour en passant de village en village en longeant la péninsule gaspésienne. À chaque arrêt, quelques hommes et jeunes hommes joignaient volontairement les rangs de l'armée

canadienne. Partout on répétait le même scénario; on rencontre les autorités locales, on parade dans les rues et on repart toujours un peu plus nombreux qu'à l'arrivée. Rendu à notre dernière destination, la Citadelle de Québec, j'ai eu à passer plein d'examins; en fait, j'ai été scruté à la loupe de la tête aux pieds. Comme j'étais jeune et en bonne santé j'ai pu signer mon engagement réel. À partir de ce moment, ils m'ont habillé d'un bout à l'autre et ils m'ont transféré à Valcartier.

L'apprentissage de la vie un peu plus rude a dû se faire assez rapidement, car ils sont pressés dans l'armée de nous voir briller comme des pépites de diamants. Nous étions trente dans la baraque qui m'a été assignée, trente gars bien alignés avec une seule obsession, faire notre lit comme la championne mondiale des concierges de grand hôtel. Pas un faux pli ne devait apparaître ailleurs que sur notre visage tout plissé sous les efforts à fournir, car dans les premiers combats il nous a fallu vaincre les couvertures. L'entretien de l'uniforme fait l'objet d'un rituel en éternel recommencement: nous devons le faire resplendir comme une belle pièce d'argenterie coincée dans un rayon de soleil.

Le camp le plus près de chez moi pour réaliser la prochaine étape de l'entraînement était Rimouski. J'y ai rencontré plein de jeunes de la Gaspésie, Samuel de St-Maurice, Dupuis de Rivière-au-Renard, Côté de St-Majorique, les frères Fournier et plusieurs autres qui comme moi avaient décidé de se confronter à cette dure réalité du combat. La guerre était encore loin de nous et malgré l'uniforme et la vie dans cette base militaire, elle n'apparaissait pas encore très réelle, elle demeurait l'objectif un peu trouble qui justifiait notre présence dans ce camp.

Nous marchions sans arrêt tous les jours et cet entraînement me paraissait, à mon insu, à survivre aux douleurs dans lesquelles je serais plongé plus tard en plein coeur de ce conflit planétaire. En plus de la marche, on devait renforcer nos corps et l'entraînement en gymnase m'a mis en contact avec certains muscles que je

n'avais jamais sentis auparavant. En manipulant la carabine, la mitrailleuse, le mortier et les grenades, je prenais de plus en plus conscience que tous ces engins ne me serviraient probablement pas à tirer sur quelques petits animaux errants dans les sous-bois derrière mon village. Après avoir appris à utiliser la boussole et à lire les cartes, je ne pouvais pas m'imaginer que ces gestes maintenant quotidiens et banals allaient un jour me permettre de survivre.

C'est vendredi, on a du temps libre jusqu'à lundi midi, la première permission après plusieurs mois en dehors de chez-moi. J'avais hâte de revenir, j'étais content de revoir mes amis, ma famille et les montagnes. Nous étions quelques-uns qui vivaient dans le même bout, alors nous avons décidé de prendre un taxi à Rimouski, car il n'y avait pas de service d'autobus, et le chauffeur nous offrait un bon prix aller-retour désirant lui-même passer quelques jours chez les siens. Les deux Fournier sont allés à St-Majorique, Samuel a débarqué à St-Maurice chez son père lui aussi. En octobre, les montagnes nous démontrent leur dernier sursaut d'euphorie avant de tout laisser tomber pour l'hiver. Les couleurs du paysage me permettent de percevoir le calme et de ressentir dans mon être que je suis chez moi. J'ai revu avec plaisir toute cette jeunesse que je n'avais pas vue depuis mon départ en juillet. Je me suis amusé et le samedi soir j'en ai profité pour aller danser et arroser mes pas d'une bonne bière bien froide et pétillante, comme avant. Le dimanche, le ciel bleu clairsemé de petites ouates blanches m'inspirait le repos et, tranquille à la maison, j'ai répondu aux multiples questions qu'une mère ne peut s'empêcher de poser à un fils qui navigue maintenant loin de son giron protecteur.

Lundi matin, à l'heure où la nuit s'incline religieusement devant le soleil, mes bagages sont prêts et j'attends les gars. Midi approche dangereusement et pas de taxi à l'horizon. J'appelle Samuel et il m'annonce très décontracté que le départ sera pour mardi matin. Ben non! Je lui dis, «écoute mon homme on va être désér-

teur!» mais Samuel trouvait que ce n'était pas bien grave. Bon! Enfin on verra.

Le sergent est un homme qui n'est pas très aimé des soldats et les officiers ne semblent pas toujours l'apprécier non plus. Il n'a évidemment pas cru à l'histoire d'automobile qui ne fonctionnait plus. Le commandant qui n'a pas plus de sens de l'humour que le sergent nous a convoqués dans son bureau et évidemment ne gobe pas lui non plus notre histoire de voiture brisée. On se retrouve tous condamnés à une heure de «drill» avec tout l'équipement sur le dos, masque à gaz inclus. Avancer au pas de course avec une charge aussi lourde devient vite fatigant; on a beau être jeune et fringant, le poids du stress et de l'équipement nous faisait courber l'échine comme des vieillards et notre

Ce petit homme coléreux était quand même un grand malin, il avait son idée et la bonne avec ça. Il décide de ne pas rapporter l'incident. Toujours est-il que le soir il invite Samuel à faire un p'tit tour derrière la baraque. On arrête tous de respirer. Nous savons très bien qu'ils n'iront pas jouer à la marelle, car ils ne sont pas très copains. Devons-nous intervenir? Notre ami est-il en danger?

Après dix longues minutes d'angoisse insoutenable, je vois mon Samuel revenir en riant dans sa barbe, le sergent derrière lui tentant de dissimuler un oeil un peu trop voyant qui laissait paraître des ombres suspectes descendant sur ses joues. «Je lui ai donné la leçon qu'il méritait», avait lancé notre Samuel fantasque comme un ours devant une table de piquenique.



Militaires prêts pour la parade au camp 55 (François Dornier et Marie-Claude Joubert, *Soldats de la côte... Les Fusilliers du Saint-Laurent...* 1992, p. 69).

énergie s'écoulait comme une belle chute sur le dos d'une montagne. Quelques minutes avant le repos tant attendu, je vois mon Samuel se pencher, il ramasse une roche et attend sa chance. Vlan! Dans un moment bien approprié, il lance sa pierre et le sergent la reçoit comme une gifle sur le côté du visage, bout de verrat! Ça n'a pas été long que l'ordre de se mettre à l'attention à résonner dans nos oreilles comme un tonnerre de printemps, évidemment personne n'osa parler.

C'est sûrement inutile de spécifier que cette permission a été la dernière. Mon séjour à Rimouski s'est poursuivi sans recevoir aucune passe pour retourner dans mon coin de pays.

Le temps continue de s'étirer comme un voile sur le dos d'une mariée, entre l'entraînement et le manie-ment d'armes à Valcartier. Je suis maintenant caporal. J'ai bien réussi mon cours de sous-officier et j'ai signé mon papier pour aller de l'autre côté. J'ai toujours été assez volontaire pour des actions téméraires. J'étais jeune,

en santé avec toujours le goût d'être en avant, de bouger. Je me disais que j'irais combattre les Allemands puisque si on les laissait faire, allez savoir ce qu'il adviendrait de nous autres. Hitler est ambitieux et sa soif de puissance semble sans limites, les dégâts qu'il provoque me donnaient le sentiment que je devais m'en mêler, donc un matin l'annonce est faite: Le caporal Émilien Dufresne du régiment des Voltigeurs de Québec doit partir à Halifax et de là traverser l'Atlantique.

J'ai passé les fêtes avec les miens en Gaspésie et lors de mon dernier 24 heures j'étais à Québec avec de nombreux amis. Je pensais que c'était la dernière fois qu'on se rencontrerait. Ce départ-là apparaissait comme le vrai départ, la raison ultime de toute cette aventure. La guerre me rattrapait. Depuis plusieurs mois, tout me préparait à vivre cette grande traversée et, aujourd'hui, je priais pour qu'elle ne devienne pas une traversée sans retour.

L'armée a beau être très organisée, les imprévus nous bousculaient quand même au moment où on s'y attendait le moins. La grande traversée angoissante était repoussée pour encore 72 lourdes heures. Quoi qu'il en soit, mon plan était d'utiliser ce répit pour retourner voir ces amis que je venais de quitter soi-disant pour longtemps. Cette permission fut véritablement ma dernière.

La traversée

Au mois d'avril 1942, j'ai pris le train pour Halifax et de là un bateau canadien pour l'Angleterre. Ce n'était pas un très gros bateau; nous n'étions que 200 soldats et officiers mais il y en avait tout un contingent, des dizaines de bateaux traversaient en même temps. En 1942, l'océan Atlantique n'était pas une petite mer tranquille bercée par le roulis un soir de pleine lune. C'était une mer envahie par la guerre, tachée de noir, elle faisait résonner à nos oreilles les sons plus ou moins lointains des torpilles sous-marines accompagnés de rugissements menaçants. C'était mon premier grand voyage en mer!

Je me laissais quand même impressionner par la beauté et la ma-

gnificence du spectacle que la nature m'offrait aussi généreusement. Partout où je regardais, au-delà des navires de guerre, j'admirais l'immensité qui se déployait devant moi pour la première fois. Sur le pont, je pensais qu'il n'y aurait plus jamais de terre ferme et que ce tangage agréable serait dorénavant inscrit pour toujours dans le rythme de mon sang. J'étais bien nourri et coucher dans un hamac me faisait dormir comme un bébé. Comme le temps change constamment et sans préavis, le deuxième matin il faisait tempête. C'est là que j'ai commencé à être malade.

Le paradis se transforme en enfer, je suis blanc, je suis vert. Tout tourne et bascule et je suis incapable de résister à l'appel incessant des toilettes. Mes entrailles traînent à mes pieds et je me demande dans quelle galère je me suis embarqué. Je suis resté couché six jours sur sept à manger la morue salée que le cuisinier distribuait aux malades, car vous pensez bien que je n'étais pas le seul à réagir aussi fortement.

L'Angleterre

Enfin on arrive, pas tout à fait sain mais sauf, sur la côte anglaise. Nous sommes escortés par des corvettes, des torpilleurs et des lanceurs de bombes sous-marines. Je faisais maintenant partie du régiment de la Chaudière et j'étais fin prêt à affronter cette nouvelle étape de mon aventure.

Les neuf régiments de la troisième division canadienne gardaient les côtes anglaises à tour de rôle. Nous demeurions dans des maisons louées par le gouvernement canadien à Pevensey-Bay. Nous étions de six à dix gars, selon la grandeur de la maison, deux par chambre partageant une salle de bain qui avait un réservoir d'eau chaude fonctionnant au gaz. La cuisine était commune à tous, comme un grand réfectoire, dans une maison à part au centre de la rue juste à côté du quartier général du régiment. Arrivé dans ce nouveau camp, où toutes les maisons pareilles sont alignées sur la même rue, je me sentais un peu dépaysé et j'étais bien convaincu de ne connaître personne.

Toutefois un jour, j'ai eu le plaisir de reconnaître un de mes cousins, Étienne Poirier qui lui était parti de Pointe-à-la-Frégate depuis plusieurs années déjà.

L'entraînement militaire continue, car maintenant la guerre se pavane sournoisement parmi nous. De l'extérieur tout semble pareil, mais je sens que je dois m'adapter à un environnement totalement différent. Ce territoire m'est inconnu; la mentalité et la langue des gens d'ici, bien que voisines, demeurent à être apprivoisées et un bon moyen d'apprendre toutes ces nouveautés est de me promener en ville.

Le camp était en retrait des centres urbains tout en étant suffisamment près pour m'y rendre à pied. Comme le cœur de l'entraînement était de marcher et bien je marchais. Quelles magnifiques découvertes j'ai pu faire en me promenant. Prendre le temps de regarder les belles maisons et essayer de deviner, à travers les coups d'oeil furtifs jetés derrière les dentelles, ce que se disent les occupants. Admirer les arrière-cours bien clôturées et m'imaginer que je suis le jardinier qui fait naître et pousser ces arcs-en-ciel répandus à mes pieds. La banlieue anglaise m'apparaissait bien entretenue, propre et coquette. Je me disais qu'il devait être agréable d'y vivre si on excluait le spectre de la guerre qui figeait les sourires et faisait claquer les dents.

Deux mois après mon arrivée à la base militaire canadienne en Angleterre, j'ai suivi et réussi un cours de conduite. J'ai eu ensuite la garde d'un Jeep et je devais conduire les officiers de liaison d'un régiment à l'autre un peu partout en Angleterre. Le major Guy Savoie est celui avec qui je suis demeuré le plus longtemps. Je le conduisais partout où ses affaires l'appelaient. Je lavais son linge, pressais ses habits, lustrais ses bottes, enfin je m'arrangeais pour qu'il soit toujours impeccable. Il me disait souvent qu'il n'était jamais gêné de se pavaner grâce à mes bons soins; il était content et moi j'étais fier de lui. La vie s'installe avec sa petite routine entre le major, l'entraînement et les sirènes nous obligeant de temps en

temps à nous mettre à l'abri. Un soir en revenant de Londres, je raccompagne le major Savoie chez lui. Il partageait une maison avec trois autres officiers; je le salue, il me dit bonsoir et à demain 8 heures. Je vais stationner mon Jeep et je retourne chez moi, comme d'habitude. Soudainement les sirènes se mettent à rugir et à me donner des frissons dans le dos. Je cours pour entrer dans un abri conçu pour nous protéger. On compte les bombes qui nous tombent sur la tête, on espère en silence que tout le monde ait eu le temps de se cacher et quand le bruit d'enfer cesse, on sort réparer les dégâts. En faisant le tour, je m'arrête à la maison du major. Les décombres envahissent la rue, la poussière est à peine retombée, le va-et-vient des soldats et officiers est impressionnant, on sent la nervosité apparaître à travers les pores de la peau comme si la sueur représentait toute l'horreur que l'on est incapable d'accepter véritablement. Une bombe est tombée juste sur la chambre du major Savoie, j'ai aidé à évacuer son corps. J'ai envie de lui rendre hommage, c'était un homme sympathique. Il se plaisait à me raconter sa Beauce natale et moi je lui faisais connaître ma Gaspésie.

À partir de Bournemouth, les entraînements ont changé. À Inverness, en Écosse, c'était vraiment de plus en plus sérieux et intense. Dans les montagnes écossaises, ce n'était plus une sinécure et les paysages défilaient sans que personne ne prenne le temps de les admirer. De temps en temps, nous croisions des bergers avec leur troupeau, mais la plupart du temps nous étions seuls et nous passions nos journées à ramper et à tirer dans le but de s'habituer à toutes sortes de terrains et de situations. Pendant deux semaines on a ainsi rampé, tiré avec des mitrailleuses, des mortiers, des grenades, sous la pluie ou le soleil. La nature n'avait plus aucune importance. Nous devons toujours nous imaginer en danger de mort devant des gars entraînés eux aussi à nous tuer et à nous croire dangereux, et nous l'étions! C'était ça l'objectif de l'entraînement, faire de nous des gars dis-

posés à tuer et à être tuer. On finissait par perdre de vue les raisons profondes de cette haine et le monde n'était plus qu'un gros réservoir d'ennemis prêts à nous tomber dessus.

Revenu à Southampton, on a commencé à entendre parler de débarquement. Il y avait beaucoup de monde, plein de civils en réunion, des officiers partout difficiles à suivre tant leurs mouvements étaient rapides, presque improvisés. Les soldats messagers couraient de tous les côtés délivrant des ordres et attendant des réponses. Je me sentais un peu moins à l'aise. Un soir, ils nous ont même donné un nom de code: «Overlord».

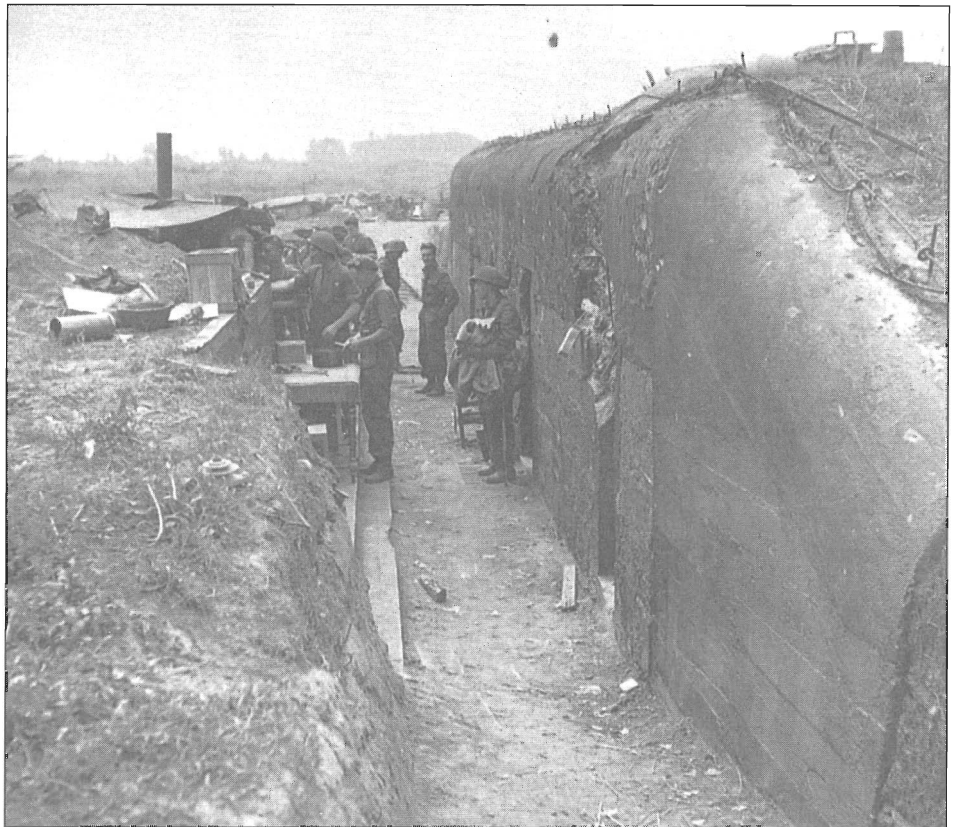
J'ai dû quitter les majors et reprendre ma place au sein du peloton 8 de la compagnie A, rejoindre mes compagnons de combat.

L'entraînement est de plus en plus rude mais aussi de plus en plus précis. En plus des engins de guerre que je manipule depuis le début de cette aventure, je dois scruter les terrains, remarquer le moindre objet, chaque arbre et chaque pierre doivent être retenus comme si ma vie en dépendait. Il y avait aussi les mines, dangereuses et tueuses, que j'ai appris à surveiller à chacun de mes pas. Être vigilant, être attentif à tout ce qui est perceptible et plus encore.

Dans les premiers jours de juin 1944, ils nous embarquent sur des bateaux. Là, c'était comme au cinéma, un écran géant devant nous pour nous montrer tout ce que nous devons voir et savoir. Il fallait être sérieux car une mission s'annonçait et le danger toujours un peu flou devenait plus palpable à mesure que le temps passait. Ils nous présentaient les cartes de tous les villages normands avec l'emplacement exact de leurs habitants. Nous savions où se trouvaient les Allemands avec leurs nids de mitrailleuses. Les informations étaient claires, concrètes et précises. J'ai passé quatre jours sur ce bateau à étudier tous les recoins de l'endroit prévu pour la mission. Ils nous disaient à quel point ces informations étaient primordiales pour notre survie à tous et je crois que tout le monde savait, effectivement, que ce n'était plus un jeu. Le réel était parmi nous, un réel particulièrement mys-

térieux car le secret n'était pas encore totalement dévoilé. Ils nous disaient simplement de bien apprendre, d'être minutieux, de ne rien oublier, car c'était une question de survie. Le soir du 5 juin au souper le commandant nous annonce sa grande nouvelle: «Le jour J c'est demain, car la température le permet. N'oubliez pas les gars que vous êtes bien préparés et que vous savez quoi faire. Le débarquement est fixé

repassé et on repasse ce que nous aurions à faire le lendemain. Je me couche, comme tous les autres, mais je suis incapable de dormir, comme tous les autres aussi probablement. J'ai l'impression que mon cerveau va exploser. C'est incroyable tout ce qui me passe par la tête. Je pense à ma famille, à mon passé, aurais-je un avenir? Qu'est ce qui va se passer demain? Je me sentais comme devant



Militaires dans un «Blockhaus» (ANC, PA 116513, reproduit dans Bill McAndrew et al. **Normandie 1944. L'été canadien**, Montréal, Éditions Art Global, 1994, p. 81).

pour six heures, notre plage est Bernières-sur-Mer et notre objectif intercepter, aux mains des Allemands, 6 canons 88mm. Le Canada et le monde libre comptent sur vous».

Pour des fantassins comme nous, c'est beaucoup, car ces canons avaient une épouvantable réputation. Ils étaient montés sur des chars d'assaut capables de faire reculer n'importe quelle armée. On se disait que l'on avait peut-être surestimé, que cela serait impossible à prendre et que finalement nous servirions de chair à ces canons. Après le souper, on

un abîme, le néant s'imposait jusqu'à me faire prendre conscience à quel point ma vie ne tenait qu'à un mince fil. Je ne dois pas m'imaginer le pire mais puis-je faire autrement? J'ai peur, j'ai 21 ans. Est-ce possible que je sois né pour vivre si peu de temps?

Le débarquement

La réalité dépasse la fiction: le matin du 6 juin 1944, j'ai rencontré la mort, celle qui est gluante et qui apparaît invincible. La mort qui ne permet plus de croire à l'éternité dorée d'un paradis promis car tout autour rap-

pelle l'enfer. Il y a des navires de guerre à perte de vue bondés d'hommes de différentes nationalités. Je dois descendre sur un petit bateau et tenter de débarquer sur cette plage où je sais être attendu autant par les villageois, victimes silencieuses de ce conflit, que par les ennemis aussi bien préparés que moi. Je ne sais plus à quoi je pensais quand j'étais dans l'eau jusqu'aux épaules avec mon fusil au bout de mes bras. Avancer lentement avec vigilance pour ne pas me faire exploser comme plusieurs copains autour de moi qui virevoltaient pour leur dernier moment. J'avais les oreilles tellement remplies de bruit ahurissants que je souhaitais certainement devenir sourd pour ne plus jamais réagir à toutes ces horreurs. Le pire, s'il est possible d'imaginer pire, c'est sans doute la consigne du chacun pour soi. Sauver sa peau, foncer droit devant, empressé et vigilant. Pendant tout le temps de l'entraînement, les soldats d'un même régiment sont ensemble, on se considère comme un groupe, on est solidaire. Quand il y en a un qui tombe, les autres l'aident à se relever. Quand un compagnon traîne ou se blesse, les autres s'empressent de le mettre à l'abri. Le groupe est important. Maintenant dans le feu de cette action infernale qui envahit mon être tout entier, je ne dois penser qu'à moi, chacun ne doit penser qu'à lui. Mon uniforme est pesant, mouillé, souillé du sang des autres, mes armes sont lourdes et ma tête est drôlement légère, plus rien ne compte que de débarquer.

J'ai fait mon débarquement en Normandie; j'ai réussi à traverser bien vivant ces quelques mètres séparant le bateau de la plage. La deuxième étape s'enchaîne sans me laisser une seconde pour profiter de ce bref instant d'une petite victoire. Je dois avancer couché, en rampant pouce par pouce pour me rendre à ce village, libérer les femmes et les enfants qui nous reçoivent en héros. Ils se cessent de m'embrasser, ils s'accrochent à mon pantalon. Je tombe épuisé, triste et content. Les émotions sont envahissantes, elles se bousculent en moi. Je ressens de la joie et du chagrin. Je continue, car mon objectif demeure les fameux canons 88mm. Il me faut les inter-

cepter et les enlever à l'ennemi pour que cesse la cruauté de cet univers de damnés.



Émilien Dufresne profite d'une retraite bien méritée.

Nous avons atteint notre objectif et réussi à prendre les canons allemands. Vers 16 heures, la brigade fait le point pour voir ce qui manque en hommes et en munitions. Il fallait se réorganiser pour continuer à avancer. On ne savait pas ce que les Allemands avaient l'intention de faire. On avance le plus loin possible pour ne pas se faire remettre en mer ce qui aurait signé notre arrêt de mort. De plus, deux autres régiments étaient en difficultés et nous voulions aller leur porter secours. Vers 18 heures, croyant mériter un petit repos, on s'arrête pour manger un peu, reprendre des forces pour faire face à la suite des événements. Je profite de l'accalmie pour remercier Dieu d'être encore en vie.

Par prudence et stratégie militaire, il nous faut maintenant creuser des tranchées. Elles ont six pieds de long par trois pieds de creux et deux pieds de large. La terre étant sablonneuse, le travail n'a pas été trop éreintant. Il était autour de 21 heures quand on arrête pour une courte pose. Elle fut, effectivement, très courte et pas très reposante. Autour de minuit, on s'est fait attaquer par un régiment d'infanterie allemand fonçant sur nous avec un blindé. Nous avons combattu du mieux que nous avons pu, affaiblis par les soubresauts de cette journée

pas ordinaire. Nous étions quarante et ils étaient deux cents. Ils ont repris le canon et, si on ne se rendait pas, ils nous faisaient tous sauter. À deux heures, le matin du 7 juin 1944, j'étais fais prisonnier de guerre par les Allemands.